

Essai

Laurent Laplante, Yves Laberge, Jean-Paul Beaumier, Pierre Rajotte, Michel Peterson, Gaétan Bélanger, Yvan Cliche, Manouane Beauchamp, Pierrette Boivin and Patrick Bergeron

Number 132, Fall 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/70227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L., Laberge, Y., Beaumier, J.-P., Rajotte, P., Peterson, M., Bélanger, G., Cliche, Y., Beauchamp, M., Boivin, P. & Bergeron, P. (2013). Review of [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (132), 57–68.

Manitoba français, mode au Québec



Raymond-M. Hébert
LA RÉVOLUTION TRANQUILLE
AU MANITOBA FRANÇAIS

Du Blé, Saint-Boniface, 2012, 360 p. ; 34,95 \$

Le Québec, qui aime sans les aimer tout en les aimant les minorités francophones du Canada et qui en ignore à peu près tout, n'appréciera peut-être pas que cette diaspora lui dérobe sa plus chère fierté : SA révolution tranquille. Pourtant, les secousses québécoise et manitobaine présentent quelques éléments communs. Il faudra cependant faire place aux nuances.

Dans les deux cas, l'éducation constitue un enjeu majeur. Pas le seul, mais le plus voyant. Aussitôt surgissent les contrastes : les francophones manitobains se battent pour l'école et la langue, tandis que le Québec réclame l'éducation supérieure. La parenté entre les deux contextes refait cependant surface : au Manitoba comme au Québec, le clergé est mis en cause. Mais, cette fois encore, les priorités diffèrent : au Québec, le débat, civilisé et patient, porte strictement sur la laïcité ; au Manitoba, à en juger par les documents réunis par Raymond-M. Hébert, le litige est à la fois religieux et linguistique. Au Québec, il s'agit, par exemple, de déterminer quand et comment tel séminaire va s'intégrer au réseau des cégeps ; au Manitoba, les francophones mènent le combat sur (au moins) deux fronts : ils revendiquent à la fois l'instruction en français et sa laïcité.

L'auteur met en lumière un aspect particulier et douloureux de la lutte manitobaine : en plus d'affronter un gouvernement d'abord sensible aux demandes de sa majorité anglophone et protestante, les francophones du Manitoba ne peuvent pas compter sur leur clergé dans leur combat linguistique. Ils doivent même résister à une hiérarchie qui céderait sur le front linguistique si elle pouvait en tirer avantage sur celui de la confessionnalité. Stratégie vaticane déjà observée en Nouvelle-Angleterre où des paroisses peuplées de Québécois déracinés, mais encore francophones, étaient confiées à un clergé irlandais anglophone. Comme alors, Rome affirmait que les catholiques pèseraient plus lourd s'ils unissaient leurs forces en adhérant tous à l'anglais. « Rêve cependant impossible à réaliser pour de petites communautés francophones minoritaires, à moins de les réunir avec des catholiques anglophones... mais pour le père Durocher, cela ne posait aucun problème... » À comparer au sort des francophones manitobains, la révolution québécoise fut vraiment tranquille !

Dans ce domaine comme dans plusieurs autres, l'auteur livre un témoignage à la fois irremplaçable et trop intime : Hébert fut à ce point mêlé au réveil manitobain qu'on ne saurait exiger de lui un parfait recul. Il a beau reconnaître honnêtement et humblement que ses jugements d'aujourd'hui feutrent un peu les coura-

geux et efficaces éditoriaux de sa jeunesse militante, comment exiger de lui qu'il taise sa fierté ? Comme les résultats obtenus grâce à Hébert et à sa génération dépassent les espoirs couvés avant 1960, mieux vaut ce récit sans distance critique qu'un silence forcément injuste.

Laurent Laplante

Rose-Line Brassset
À LA MODE DE CHEZ NOUS
1860-1980

Publications du Québec, Québec, 2013,
203 p. ; 32,95 \$

En près de 200 photographies anciennes souvent d'une grande beauté, ce livre montre la diversité des métiers liés à la mode et à l'industrie du textile, principalement à Québec, du milieu du XIX^e siècle jusqu'aux années 1970. L'intérêt historique de cet ouvrage est indéniable : on y revoit les grands magasins d'autrefois, de la Compagnie Paquet à Québec jusqu'au Eaton de la rue Sainte-Catherine à Montréal, mais aussi Le Magasin parisien d'Alma et quelques versions du magasin général, par exemple celui de Belœil. Plusieurs images font revivre les manufactures de vêtements, de sous-vêtements et de chaussures à une époque où les importations de Chine ou du Bangladesh n'étaient pas concevables. On redécouvre à un siècle d'intervalle les fonctions initiales de plusieurs édifices désormais retransformés de la Basse-Ville de Québec : la Dominion Corset de la rue Dorchester, devenue l'École des arts visuels de l'Université Laval, ou encore plusieurs usines disparues où des ouvriers québécois fabriquaient des vêtements, des corsets, des chapeaux et des chaussures pour les populations locales. On peut aussi comparer plusieurs défilés de mode issus de différentes époques et mettant en valeur des robes longues de la haute couture conçues au Québec. L'arrivée du pantalon pour dames, en 1939, est décrite comme « une douce folie révolutionnaire ». Quelquefois, certaines images de mode prises à Québec ou à Montréal sembleraient venues d'ailleurs car rien à première vue ne permettrait de les situer

Constitution : de Londres à Charlottetown

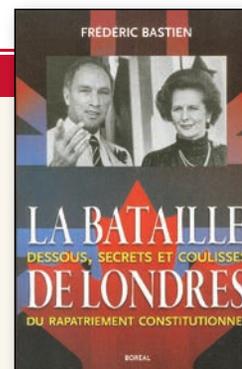
De Frédéric Bastien, le lecteur obtient tout ce qu'il peut attendre d'un historien et quelque chose en sus. D'une part, sources et faits sont au poste ; d'autre part, conformément à une méthode historique qui dépasse désormais les dates et les noms de généraux, l'auteur relie les événements aux enjeux cruciaux. Il ne lui suffit donc pas de raconter que le Canada s'est doté d'une charte des droits ni même comment il l'a fait ; il lui importe davantage de montrer qu'il s'agit là d'un véritable coup d'État. Le terme apparaît dans une note du haut-commissaire britannique John Ford adressée au *foreign secretary* Lord Carrington le 30 avril 1981 : « L'ensemble de ce qui se passe, dit-il, est une 'véritable tentative de coup d'État en vue de modifier l'équilibre des pouvoirs dans la Confédération' ». Bastien établit trois fois plutôt qu'une que c'est en pleine connaissance de cause que Trudeau et Thatcher ont substitué à la prépondérance parlementaire un gouvernement enté sur le pouvoir judiciaire, en plus de balayer cyniquement les conventions qui balisaient le délicat partage des pouvoirs entre le gouvernement central et les provinces. L'insistance sur le but du rapatriement, voilà de quoi est capable l'histoire.

Le supplément auquel je réfère et qui dépasse ces aspects propres à l'analyse historique, c'est la haute conception que Bastien se fait de la recherche. Elle diffère des mœurs frileuses que les pouvoirs publics s'efforcent présentement d'imposer aux chercheurs. Le témoignage de l'auteur est à cet égard exemplaire et décapant : à ses yeux, la recherche est vraiment une recherche ; pour trop de commanditaires publics, la recherche vise d'abord à consolider un acquis. On subventionnera une biographie de plus de Trudeau, mais on claquera la porte sur les doigts de celui qui veut *aller voir* ce qui s'est produit lors du rapatriement de la Constitution. Bastien n'a vaincu ces enfermements inadmissibles qu'en recourant à répétition aux lois d'accès à l'information, qu'en assiégeant les diverses archives, qu'en croisant les témoignages. Malgré tout, la preuve accumulée est brutalement convaincante : Trudeau a trompé tout le monde, du public québécois pendant le référendum jusqu'aux premiers ministres provinciaux en passant par son alliée britannique, Margaret Thatcher.

Il est pourtant étonnant, malgré l'entassement des squelettes dans les placards fédéraux, que les médias n'aient retenu de la thèse de Bastien que les manœuvres honteuses de Bora Laskin et de Willard Estey. L'historien a donné la pleine mesure de sa rigueur en tempérant les dénonciations de la célèbre « nuit des longs couteaux » et en jetant à bas quelques autres mythes. Ainsi, Lévesque exagérait en accusant ses homologues de trahison ; ainsi, Lévesque n'est pas responsable de la perte du veto québécois ; ainsi... À se demander si les médias ont lu le livre de Bastien ou s'ils se sont contentés des « bonnes pages » qu'offre tout bon éditeur.

Un livre si important qu'un *politicien* qui en nie l'utilité n'est pas un *politique*.

Laurent Laplante



Frédéric Bastien

LA BATAILLE DE LONDRES

DESSOUS, SECRETS ET COULISSES DU RAPATRIEMENT CONSTITUTIONNEL

Boréal, Montréal, 2013, 478 p. ; 32,95 \$

culturellement (sauf le fait qu'elles proviennent de fonds d'archives québécois). D'autres images sont typiquement québécoises, comme celle d'une étoile de fourrure, « symbole d'élégance et de distinction ». Plusieurs montrent aussi l'évolution des coiffures et du maquillage.

Contrairement à d'autres auteurs de cette collection, Rose-Line Brassat a réussi à bien représenter les différentes régions, ce qui permet de trouver des exemples provenant du Saguenay-Lac-Saint-Jean

(le magasin L. H. Carrier, de Chicoutimi), de Trois-Rivières (le magasin J. L. Fortin) ou de Cowansville (l'usine de textile Bruck Silk Mills). Si certaines de ces photographies anciennes manquent de contraste ou demeurent trop sombres, on en apprécie néanmoins l'indéniable valeur patrimoniale.

Yves Laberge

Paul Auster

CHRONIQUE D'HIVER

Trad. de l'américain par Pierre Furlan

Actes Sud, Arles/Leméac, Montréal, 2013,

252 p. ; 32,95 \$

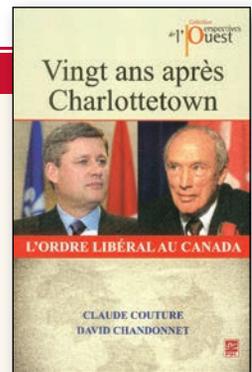
Arrivé à la mi-soixantaine, Paul Auster porte un regard sur le chemin parcouru jusqu'à ce jour pour en dresser un bilan des souvenirs qui, au fil des ans, s'accumulent pour former ce qu'il est convenu d'appeler l'expérience d'une vie, le bagage

Ce petit ouvrage vaut surtout par l'ingénieuse hypothèse qu'il soumet au lecteur : « [...] une exploration d'une autre dimension de l'ordre libéral [...], celle de l'ordre colonial britannique ». Par cette lecture, Claude Couture et David Chandonnet espèrent « interpréter non seulement le rejet de l'entente de Charlottetown et ses conséquences vingt ans après, mais aussi la façon dont les francophones sont toujours généralement perçus au Canada anglais et comment la question du multiculturalisme est abordée ». L'exploration tient parole.

L'introduction, bien assise, recense les familles de libéralisme. D'un côté, le courant inspiré de Jean-Jacques Rousseau et de Thomas Paine défend la thèse de l'égalité et du rationalisme. En face, le courant issu de John Locke préfère la propriété et l'individualisme. L'Empire privilégie le second choix. Couture et Chandonnet déploient les corollaires de cette préférence : « Ainsi, pour nous, parler de l'ordre libéral, notamment au Canada, c'est évoquer un ordre politique, social et culturel en relation avec un groupe linguistique et religieux précis, anglais et protestant, et la forte tendance de ce groupe à se définir comme porteur exclusif de la modernité ». Autrement dit, *Moi, Empire ; toi, colonie*. Même si les auteurs ne nomment pas Durham, on peut penser à lui. Comme le Canada, colonie, obéit au choix londonien, l'ordre libéral canadien opéra, même sous le règne du Parti libéral du Canada, pour l'individualisme. Il croira à telle supériorité raciale et tiendra en piètre estime, comme ailleurs dans l'Empire, les autres cultures. « Ainsi, au Canada, ce sont très souvent des libéraux qui ont appliqué des politiques de répression des droits selon une logique de l'ordre libéral impérial. » La suite de l'histoire confirme l'hypothèse des auteurs : le libéralisme à la Trudeau s'apparente à la philosophie privilégiée par l'Empire, tandis que les Stanfield, Clark ou Mulroney préféreraient, bien que conservateurs, un libéralisme plus respectueux des différences. Du coup, on comprend mieux que le Canada anglais, nourri du libéralisme version Locke, porte sur le Québec et la francophonie un regard toujours impérial. Quitte à ce que Stephen Harper, bien qu'issu du Reform Party, inverse le paradoxe et imite l'individualisme impérial plutôt que la tradition égalitaire des conservateurs.

Prononcer un jugement à partir d'un échantillon limité à *La Presse*, au *Globe and Mail* et au *Calgary Herald* était un peu aventureux, mais l'historique nuancé du libéralisme impérial rend l'hypothèse plausible. Chose certaine, les réactions populaires aux textes de ces journaux montrent ceci : c'est en tablant sur le libéralisme impérial que Trudeau a mené son combat contre l'accord du lac Meech et l'entente de Charlottetown et qu'il a pu les torpiller.

Laurent Laplante



**Claude Couture
et David Chandonnet**
VINGT ANS APRÈS CHARLOTTETOWN

L'ORDRE LIBÉRAL AU CANADA

Presses de l'Université Laval, Québec, 2013, 93 p. ; 20 \$

que l'on traîne avec soi sans toujours savoir à quoi il sert, sinon de servir de balise, de repère. Le passage du temps, les traces laissées sur le corps, visibles, et les autres, la multitude des autres marques invisibles incrustées dans la mémoire, sont ici le matériau premier de l'écrivain. Les lieux habités, les amis d'hier et d'aujourd'hui, les jeux d'enfant, les femmes aimées, le premier mariage et les soubresauts de la vie de couple, l'énigmatique relation avec le père (moins

riche toutefois que dans *L'invention de la solitude*), celle idéalisée avec la mère, et celle encensée avec la femme avec laquelle il partage sa vie depuis plus de 30 ans, les relations parfois tendues avec des membres de sa famille, tout ou presque des événements importants qui n'ont pas sombré dans l'oubli est tamisé par le filtre de l'écriture. Paul Auster maîtrise l'art de la description et il s'applique cette fois à retracer son propre parcours en recourant à la narration à la deuxième

personne, ce qui l'assure, d'une part, de créer la distanciation nécessaire qui tienne à l'écart la tentation autobiographique, et, d'autre part, d'interpeller le lecteur et de faire écho à ses propres expériences. Le choix narratif est des plus judicieux, et permet à Paul Auster de se livrer tel qu'il se voit et s'imagine, avec ce mélange dosé de retenue et de révélation qui renvoie le lecteur à sa propre chronique, à sa propre cartographie de vie. Tu vois ainsi s'étaler peu à peu les différents pans d'une vie, ►

Compostelle, autobiographie, criminologie



dont certains te sont familiers, qui fuit également à grande vitesse. Et tu te dis que si, par moments, tu ne retrouves pas la même intensité que dans les ouvrages précédents, c'est peut-être tout simplement parce que cette fois, tu es mis en présence d'autre chose, d'une voix qui se contente d'interroger le temps qui passe et qui n'a pas réponse à tout.

Jean-Paul Beaumier

Jean-Christophe Rufin IMMORTELLE RANDONNÉE

COMPOSTELLE MALGRÉ MOI

Michel Guérin, Chamonix, 2013,
264 p. ; 29,95 \$

Depuis les années 1990, plusieurs pèlerins ont publié le récit de leur randonnée de plus de 800 kilomètres sur l'un des chemins menant à Saint-Jacques-de-Compostelle. Jusqu'à tout récemment toutefois, le corpus comptait surtout des auteurs peu connus qui s'en tenaient pour la plupart à un modèle d'interprétation et d'usage convenu. Avec la publication du récit de l'écrivain Jean-Christophe Rufin, membre de l'Académie française et lauréat de deux prix Goncourt, on pouvait donc s'attendre à un « Chemin » différent. Et c'est en effet le cas. Non seulement Rufin emprunte un itinéraire moins fréquenté que celui de la plupart des pèlerins, mais il en donne une représentation des plus originales. Certes, dans son récit, on ne manque pas de trouver ce

qui est en voie de devenir de véritables lieux communs dans ce genre d'écrit : l'évocation d'anecdotes, de rencontres et de paysages qui marquent le quotidien, le questionnement sur ce qui pousse inexplicablement les nombreux pèlerins à cheminer sur le *Camino*, la structure narrative typique qui consiste à surmonter la tentation d'abandonner avant la fin pour parvenir ensuite à un stade de dépouillement libérateur, les recommandations d'usage sur le poids du sac à dos, l'opposition entre les vrais Jacquets (« pèlerins-marcheurs ») et les touristes (« pèlerins motorisés »), les fameuses révélations sur l'utilité « de tout perdre, pour retrouver l'essentiel », sur les bienfaits thérapeutiques de l'ascèse et de la fatigue. Mais la force du récit de Rufin est de parvenir à renouveler ces topos à l'aide d'une verve intarissable qui entremêle avec justesse le ton tantôt sérieux, tantôt ironique, à l'aide d'images pittoresques et surprenantes, mais surtout avec de lucides réflexions et de paradoxales notations sur le sens de cette expérience de marche intensive : « L'esprit du Chemin est bien là, dans ce désir de parcourir le monde pour le fuir et de retrouver les autres là où il n'y a personne » ; « On part pour Saint-Jacques avec l'idée de liberté et bientôt on se retrouve, parmi les autres, un simple bagnard de Compostelle ». Très divertissant, le récit de Rufin se caractérise également par un truculent sens de l'autodérision qui nous donne à voir, entre

autres, la transformation de l'académicien en « forçat du Chemin » : « Combien de fois, assis par terre devant une auberge parmi d'autres pouilleux, massant mes pieds endoloris, mangeant une pitance malodorante [...] je me suis senti un zek à la façon de Soljenitsyne. [...] Voilà à quoi vous condamne le *credencial*. Au retour, le plus invraisemblable est de se dire que, en plus, on a payé pour l'acquérir ». Parmi les nombreux récits de Compostelle, on trouve des guides pratiques destinés à de futurs pèlerins en quête de bons conseils, des récits qui témoignent d'une conversion spirituelle ou d'un exploit sportif ou encore des écrits iconoclastes qui déplorent que le champ des étoiles soit devenu une autoroute à pèlerins. Le récit de Rufin réussit à concilier et à transcender ces diverses représentations et à réenchanter Compostelle pour le plus grand plaisir du lecteur.

Pierre Rajotte

Maryse Condé LA VIE SANS FARDS

Lattès, Paris, 2013, 335 p. ; 29,95 \$

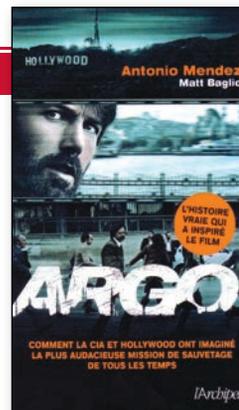
Comment déjouer le sort, transformer les malheurs et l'injustice en force créatrice, surtout lorsqu'on nous a insufflé la « conviction d'appartenir à une espèce supérieure » ? La question, certes banale, se trouve toutefois au cœur des mémoires de Maryse Condé et rejoint nécessairement la souffrance quotidiennement vécue par une bonne partie de l'humanité.

Voilà une autobiographie qui va droit au but : pas de faux-fuyants, une langue souple et acérée, qui pratique tout en s'en méfiant un rousseauisme radical, au sens où il s'agit de ne pas cacher ses errances névrotiques, y compris sa forte propension au mensonge. Vers la fin de son livre, elle écrit ceci, qui donne le ton de son récit : « La littérature est le lieu où j'exprime mes peurs et mes angoisses, où je tente de me libérer de questionnements obsédants ». Mais l'essentiel est que, sans tomber dans l'exhibitionnisme et en conservant une réelle sobriété, elle explore ses propres difficultés dans la vie ainsi que son devenir d'écrivaine. C'est, dit-

La réalité contre le film...

Au matin du 4 novembre 1979, de nombreux « étudiants islamistes » envahissent soudainement l'ambassade des États-Unis à Téhéran. Les Américains ne s'alarment pas trop, croyant qu'il s'agit d'une manifestation spontanée et que les autorités iraniennes vont rapidement envoyer des forces pour chasser les occupants, comme cela s'était produit neuf mois plus tôt. Mais la nouvelle prise d'otages va durer longtemps : 53 fonctionnaires et diplomates américains seront retenus captifs pendant 444 jours. Au mépris des règles internationales, le gouvernement iranien se fera complice de la situation, exigeant que le chah, réfugié aux États-Unis, revienne dans sa patrie pour rendre compte des actes commis au cours de son administration.

Pourtant, six Américains qui se trouvaient dans le bâtiment du consulat au moment de la prise d'assaut ont discrètement réussi à s'échapper. Quelques jours plus tard, ils sont pris en charge et abrités par le personnel de l'ambassade canadienne. La situation étant risquée autant pour les diplomates en fuite que pour leurs sauveteurs, il est décidé qu'une action d'exfiltration sera menée. Antonio Mendez, alors à la tête du Service des déguisements de la CIA, est chargé de la mission. Dans son livre, *Argo*, il affirme que c'est lui qui a soigneusement élaboré et mis en pratique l'audacieuse opération qui a permis aux six diplomates de quitter l'Iran sains et saufs. Il fait de ce sauvetage un récit captivant dans lequel le Canada n'aurait joué qu'un rôle d'hôte. Pourtant, un documentaire du journaliste Dominique Fournier diffusé en deux temps à la télé de Radio-Canada, en août 2013, démontre que c'est plutôt le gouvernement canadien et son ambassade en Iran qui ont mené la danse. La fumisterie préparée par Mendez voulant que les évadés aient travaillé à l'élaboration d'un film n'aurait pas servi au moment de passer les contrôles à l'aéroport de Téhéran. Alors, même si son ouvrage reste palpitant comme un thriller d'espionnage, on peut s'interroger sur la réalité de ce qui y est raconté. Il s'apparente peut-être justement plus à un bon roman qu'à un récit fidèle des événements.



Gaétan Bélanger

Antonio Mendez, avec Matt Baglio

ARGO

COMMENT LA CIA ET HOLLYWOOD ONT IMAGINÉ LA PLUS AUDACIEUSE MISSION DE SAUVETAGE DE TOUS LES TEMPS

Trad. de l'américain par Sebastian Danchin

L'Archipel, Paris, 2013, 301 p. ; 19,95 \$

elle, cette vérité simple et forte de tout écrivain qu'elle enseignera à Harvard et à Columbia. Sa naissance à l'écriture va d'ailleurs de pair avec un travail intérieur d'entrée dans le monde – d'où, d'ailleurs, le titre, emprunté à Françoise Dolto, du chapitre où elle raconte le mouvement qui la conduit doucement à sa « vocation » longtemps inconnue, mais qui s'impose alors qu'elle habite à Londres et travaille à la BBC. Elle vient de rencontrer le gynécologue Aaron Bromberger et n'a à cette époque pas lu le *Journal* d'Anne Frank et ne connaît même pas les noms de Primo Levi et d'Elie Wiesel.

Les épreuves se multiplient : elle est abandonnée alors qu'elle est enceinte par son mari, le journaliste et notoire militant antiduvallériste Jean Dominique, qui est

assassiné en 2000 ; leur fils Denis meurt à 41 ans du sida alors qu'il était promis à une vie brillante ; ses rapports avec les hommes sont des plus compliqués et elle n'hésite pas à dire qu'elle a parfois abusé de certains, tout en laissant parfois son corps exulter, comme avec le fils naturel de Papa Doc. Femme à l'identité toujours à venir, comme en suspens, elle a ces mots terribles, alors qu'elle est expulsée du Ghana, à la suite du coup d'État qui renverse Kwame Nkrumah en 1966 : « Ainsi, l'Afrique ne se bornait pas à me rejeter. Elle me dénudait. [...] Je n'étais plus rien ». Elle a beau être dépossédée, jamais elle ne plie devant son destin car elle y oppose son désir, manière de ne jamais céder à la destruction.

Michel Peterson

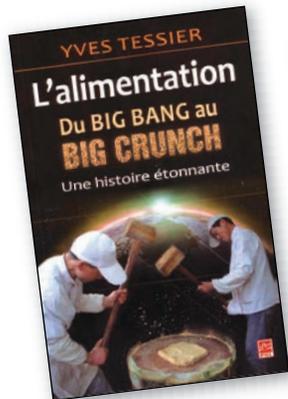
Alain Bauer

**DICTIONNAIRE AMOUREUX
DU CRIME**

Plon, Paris, 2013, 940 p. ; 24,50 \$

L'auteur, que Plon présente étonnamment comme « le seul professeur de criminologie français », consacre un foisonnant millier de pages à ordonner de façon ingénieuse et abordable le vaste monde du crime. Tout y passe, aussi bien la sombre liste des plus « efficaces » tueurs en série que les affrontements entre clans mafieux, aussi volontiers les œuvres littéraires vantant les limiers de toute farine que les espoirs du profilage. Alain Bauer est d'autant plus qualifié pour procéder à ce survol qu'il dispense son savoir à Paris, à New York et à Pékin. ►

L'alimentation, inégalités économiques



Plusieurs remarques lancées au vent font comprendre qu'il entretient également de nombreux contacts avec les forces policières de divers pays, y compris le Québec. Compétence patente.

Bauer ose pourtant une épithète inattendue pour qualifier son dictionnaire : *amoureux*. « [...] j'ai également voulu considérer le crime comme un des 'beaux arts', tant l'inventivité, la créativité, l'obstination ou la bêtise des criminels reçoit en écho la fascination du public. Certes horrifié, mais aussi souvent partagé, amusé, intrigué par l'acte criminel ou son auteur. » L'adjectif surprend. N'est-il pas dans la nature du dictionnaire de ranger l'un derrière l'autre des termes qui évoquent des univers, des valeurs, des niveaux de langage sans séduction commune ? Soupçonnons plutôt Bauer d'être lui-même amoureux du frisson que suscite le crime dans ses avatars artistiques. D'où les mille références qui valent sollicitation : « Tel film raconte ce beau crime odieux... »

Particulièrement sensibilisé aux figures criminelles de l'Hexagone, l'auteur recense pourtant aux confins du monde et de l'histoire crimes et criminels les plus notables. Le Ku Klux Klan, les triades, les yakusas, la Cosa Nostra... prennent place dans cette large photo de famille. Les tueurs isolés se manifestent aussi : de Barbe bleue à l'Étrangleur de Boston, de Charles Manson à Billy the Kid, ils se présentent à la queue leu leu avec leurs

vindictes et leurs blindages psychologiques. Si lacune il y a, ce sera dans la pudeur – prévisible dans un dictionnaire – avec laquelle sont évacués certains grands enjeux. La peine de mort n'apparaît que dans son étroit créneau français. Le criminologue s'abstient de répartir les racines du crime entre les sociétés et les individus. La montée en puissance de la *victimologie* n'est pas même évoquée : le Québec ne doit pourtant pas être la seule société où le souci légitime de la victime s'hypertrophie depuis peu et fait déferler les revendications vengeresses. Bauer a peut-être jugé, à juste titre, que le Sénat canadien ne méritait pas d'être pris au sérieux quand certains punitifs l'utilisent comme tribune.

Un regret personnel : comment justifier l'absence de Fouché quand on accueille Vidocq ?

Laurent Laplante

Yves Tessier

L'ALIMENTATION

DU BIG BANG AU BIG CRUNCH,

UNE HISTOIRE ÉTONNANTE

Presses de l'Université Laval, Québec, 2013,

377 p. ; 34,95 \$

Yves Tessier est historien, professeur et auteur. Son nouvel essai, *L'alimentation, Du Big Bang au Big Crunch*, est une histoire non seulement étonnante, mais également passionnante. Cette histoire, il la divise en « quatre moments clés : le

Temps de la nécessité et du hasard, le Temps des agriculteurs, le Temps des entrepreneurs et le Temps des incertitudes ».

Le Temps de la nécessité et du hasard s'étend de l'arrivée des premiers Hominiidés jusqu'à environ 10 000 ans avant notre ère. Il est marqué par la quête quasi constante de nourriture sous forme de cueillette, de pêche ou de chasse, ainsi que par les premières découvertes liées à l'alimentation : le faisandage, la cuisson, les premiers assaisonnements...

Le Temps des agriculteurs, qui va du Néolithique à la fin du Moyen Âge, est bien sûr celui de la domestication des plantes et des animaux. Ce qui aura des conséquences importantes sur les écosystèmes. C'est également au cours de cette période que les bases de la gastronomie apparaîtront.

Suivra le Temps des entrepreneurs, qui se prolongera jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale. Dorénavant, la finalité première de l'agriculture n'est plus de produire des aliments mais plutôt de réaliser des bénéfices. « La valeur monétaire des aliments supplante leur valeur nutritive. »

Enfin, des années 1920-1930 jusqu'à nos jours, viendra le Temps des incertitudes. De nouvelles inquiétudes liées à l'alimentation apparaissent. « Le réchauffement de la planète, les pluies acides, les conséquences d'une diminution de la couche d'ozone ou la malnutrition [...] retiennent notamment l'attention. »

L'alimentation, Du Big Bang au Big Crunch est un essai captivant, et très documenté, qui couvre large : des origines de la vie – et même de l'Univers – jusqu'à aujourd'hui. Ce long voyage est parsemé d'informations des plus intéressantes : la découverte du feu, les origines de la cuillère et des autres ustensiles, la petite histoire du sel, de la figue, de l'olive, de la bière, du vin, du champagne, du caviar, du sandwich, etc., etc. À mentionner également : les 30 pages centrales remplies de remarquables images cueillies autour du monde par l'auteur. En somme, un livre délicieux !

Gaétan Bélanger

Questions d'identités

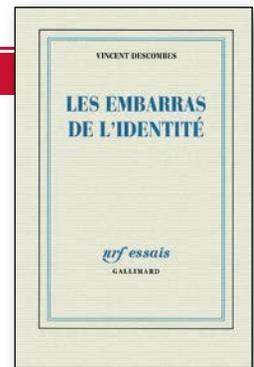
Notion évanescence, l'identité peut définir l'individu (« qui je suis »), au sens juridique comme du point de vue de la personnalité, mais peut aussi désigner le groupe auquel on *s'identifie*, ou les groupes, puisqu'il est possible d'appartenir simultanément à plusieurs entités dans lesquelles on se reconnaît : parmi nos concitoyens, ceux qui parlent notre langue, les gens de notre génération, notre classe sociale, etc. Le titre ambigu de ce livre s'explique par le fait que même l'initiateur de cette notion, le psychanalyste Erik Erikson (1902-1994), avait admis n'avoir jamais défini ce qu'était l'identité, reconnaissant avoir donné plusieurs prolongements à ce terme, selon qu'il s'agissait de l'individualité singulière ou au contraire d'« une solidarité avec les idéaux d'un groupe ». Le philosophe Vincent Descombes interroge successivement la tradition américaine sur les théories psychologiques de l'identité, les usages de cette notion, et l'identité collective : le « nous », le peuple, la nation.

Toutefois, étant davantage philosophe que pédagogue, l'auteur interroge plus qu'il ne définit cette idée (sauf au dernier chapitre), ce qui donne un livre à l'opposé du manuel dont la fonction première serait d'instruire et de clarifier. En revanche, le chercheur déjà familier avec les différentes conceptions du sujet trouvera ici une réflexion approfondie. On pourrait reprocher à l'auteur un certain sectarisme, rejetant l'identité telle que conceptualisée par les sociologues américains Peter Berger et Thomas Luckmann sous le seul prétexte que leur position rattachée à l'interactionnisme symbolique se situerait à l'opposé de la position d'Erikson. On s'étonne aussi de ne pas trouver de mention des travaux d'Henri Tajfel (1919-1982) sur sa théorie de l'identité sociale.

Le dernier chapitre sur les identités collectives est le plus stimulant : en plus de son « moi », qui correspondrait à son individualité, chacun porterait un imaginaire historique de son « nous », qui lui permettrait d'affirmer sans l'avoir vécu directement, par exemple : « Nous sommes les Romains, nous avons jadis vaincu les Carthaginois ».

Cependant, les sources n'apparaissent pas toujours, par exemple les allusions à Pascal ou à Benveniste. Ouvrage dense, *Les embarras de l'identité* laisse plusieurs questions en suspens. Pierre Nora (*Les lieux de mémoire*), Dominique Schnapper (*Qu'est-ce que la citoyenneté ?*) ou Edgar Morin (*L'identité humaine*) abordaient le sujet avec plus de clarté.

Yves Laberge



Vincent Descombes

LES EMBARRAS DE L'IDENTITÉ

Gallimard, Paris, 2013, 282 p. ; 34,95 \$

Joseph E. Stiglitz

LE PRIX DE L'INÉGALITÉ

Trad. de l'américain

par Françoise et Paul Chemla

Les liens qui libèrent, Paris, 2012,

509 p. ; 36,95 \$

Joseph E. Stiglitz est une vedette des milieux intellectuels. Professeur d'université, auteur prolifique, ex-économiste en chef de la Banque mondiale, Prix Nobel d'économie, l'homme est devenu un monument de la gauche aux États-Unis. Quand il parle, on écoute, et quand il écrit, on lit, attentivement.

Son livre est à la fois dénonciation et proposition. Ferme dénonciation d'un

marché libéralisé, sans entraves, qui déboulonne le rêve américain, et proposition en faveur d'un marché plus juste, qui réduit les inégalités plutôt qu'il ne les accroît.

Chiffres à l'appui, Stiglitz dit que les marchés aux États-Unis ne fonctionnent plus : au lieu d'appuyer la croissance d'une classe moyenne, de favoriser les plus démunis et de leur faire raisonnablement espérer s'en sortir, le capitalisme américain actuel est devenu *créateur* d'inégalités : il ne sert que le haut de la pyramide, le un pour cent de la population, les plus nantis. Pis, la politique américaine aggrave ces inégalités, notamment par le fait que l'État se prive de

tempérer les excès de ce marché déficient, et de mieux redistribuer la richesse.

Ces inégalités qui augmentent créent une polarisation de plus en plus manifeste de la société américaine : elles sont même une menace pour la démocratie.

Mais une autre voie est possible : entre autres, beaucoup mieux réguler le marché financier, grand responsable de la crise qui perdure et qui a entraîné des dégâts humains colossaux pour des millions d'Américains ; améliorer la gouvernance d'entreprise et mieux contrôler la rémunération excessive des PDG ; mettre fin aux subventions aux entreprises ; réformer la justice pour la rendre plus accessible ; améliorer l'éducation, car elle favorise

l'œuvre, autobiographie, Georges Bataille (1897-1962)



l'égalité des chances ; encourager l'épargne ; renforcer les programmes sociaux. Bref, rien là de très original pour les initiés des finances publiques, mais tout de même des mesures fortes, concrètes qui, si elles étaient mises en œuvre, pourraient réanimer un rêve américain présentement durement mis à mal.

Yvan Cliche

Sous la dir. de Jacinthe Martel LES MARGES DE L'ŒUVRE

Nota bene, Québec, 2012, 175 p. ; 19,95 \$

L'analyse de l'œuvre d'un auteur peut se faire par plusieurs voies. Premièrement, la royale, à savoir les textes manuscrits et publiés de son vivant ou pas. Puis, la secondaire, soit la correspondance, qui permet de constater les influences et les doutes, en amont comme en aval d'une ou de plusieurs œuvres. Finalement, les marginales, celles découvertes une fois l'auteur décédé, par les chercheurs curieux et patients. Dans ce groupe se retrouvent les notes écrites à la main dans les marges de documents, qu'il s'agisse de livres, d'épreuves ou de carnets personnels. Bien que souvent plus difficiles d'accès parce que mal identifiés, oubliés ou négligés, ces matériaux sont riches en découvertes et en analyses, car, selon Jacinthe Martel, elles recueillent « les traces des sentiers imprécis que l'écrivain a pu emprunter ». Vestiges de l'écriture, cette matière rare

peut se transformer en terreau fertile avec lequel le connaisseur peut réussir à peaufiner son analyse ou confirmer certaines intuitions. Jacinthe Martel souligne que « malgré leur caractère lacunaire, voire chaotique, et bien que la nature et la fonction de ces objets puissent varier d'un écrivain à un autre, les marges proposent, de diverses manières, un accès privilégié à l'invention ».

C'est ainsi que ce livre propose en première partie une analyse du matériel de cinq auteurs différents, à savoir Jean-Pierre Issenhuth, Patrick Straram, Paul-Marie Lapointe, Gatién Lapointe et Gaston Miron. La seconde partie est consacrée au carnet avec les réflexions d'André Carpentier et d'André Major à propos de cet outil si personnel. Si la première partie présente une analyse pointue s'adressant à des connaisseurs des auteurs et de leur œuvre, la seconde, qui est une analyse des utilisations du carnet de notes personnel, intéressera tout individu convaincu qu'une application de téléphone intelligent ne peut remplacer le plaisir d'écrire à la main. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, la marge d'un livre et le carnet étant les derniers remparts où l'électronique n'a pas droit de cité.

Manouane Beauchamp

Georges-Hébert Germain JADIS, SI JE ME SOUVIENS BIEN...

Libre Expression, Montréal, 2013,
264 p. ; 24,95 \$

Ce récit du prolifique auteur, notamment biographe de célébrités, révèle cette fois une parcelle de son intimité. Car parler de son enfance, de ses parents et de sa famille appartient bien au domaine de l'intime. N'empêche que maints Québécois se reconnaîtront dans ce récit, tout singulier soit-il. À partir de lambeaux de souvenirs, Georges-Hébert Germain fait revivre la campagne des années 1950, plus précisément Les Écureuils, village du comté de Portneuf. Lambeaux de souvenirs que la fratrie viendra compléter, infirmer ou confirmer dans de courts commentaires que le narrateur ajoute en P.S., P.P.S. et même P.P.P.S., Germain étant bien conscient des lacunes de la mémoire, d'où le titre.

Pour l'enfant, Les Écureuils, c'était la proximité de la famille élargie, la nature, la liberté de courir par monts et par vaux et de nager dans le grand fleuve. Images de bonheur pour celui qui a été chéri et qui a passionnément aimé sa mère. Est-ce cet amour ou une aptitude innée au bonheur qui explique la trajectoire et la force du garçon qui joue au hockey avec des patins usagés trop grands pour lui ou, alors qu'il est pensionnaire au collège, porte de vieux vêtements démodés ayant appartenu à un ami de son père d'un tout autre gabarit que le sien ? Il s'accommode de tout, affronte la risée sans éprouver de gêne, vivant de l'insouciance de l'enfance, et peut-être aussi de privilèges accordés à l'aîné des garçons, deuxième enfant de la famille.

Fidèle aux exhortations des curés de l'époque, sa mère met un enfant au monde chaque année, jusqu'au quatorzième, en dépit de problèmes de santé et de la pauvreté de la famille. Car le père, buveur, quoique fier de sa famille nombreuse, peine à lui fournir le strict nécessaire. Si le narrateur a pu étudier, c'est grâce à une bienfaitrice anonyme. Tout porte à croire qu'il en a été de même pour six des huit

Biographie d'un oublié

Limmense personnage que fut Téléphore-Damien Bouchard reçoit enfin son dû. Dans sa solide biographie de ce fougueux leader politique, Frank M. Guttman rend tangible la cohérence de celui qui fut journaliste, maire de Saint-Hyacinthe, député et ministre libéral, orateur de l'Assemblée législative, premier président d'Hydro-Québec, sénateur. Partout, Bouchard fut inventif, fécond, rivé à ses convictions, dérangeant. Pendant une bonne partie du règne duplessiste, il fut presque le seul libéral capable de tenir tête au « cheuf » et de lui rendre, en termes parfois incendiaires, torgnole contre torgnole.

Venu à l'histoire après une carrière de chirurgien pédiatre, Guttman a mené sur Bouchard une enquête rigoureuse et intelligente. Avec flair et délicatesse, il a séparé le vérifiable de l'imprécis dans les truculents *Mémoires* de Bouchard, rectifiant les dates, décapant les légendes familiales, préservant l'intimité du couple sans convertir cet hyperactif en père de famille attentif aux siens. Comme il se doit, le biographe met l'accent sur les causes chères à Bouchard : propreté de la gestion publique, amélioration de l'éducation, prise en main de l'électricité par les pouvoirs publics, élimination des préjugés, antisémitisme compris... Guttman se fait d'ailleurs un plaisir d'accompagner l'homme dans son combat contre le cléricisme envahissant de l'époque. Il le soustrait pourtant au surnom de « diable incarné » dont Duplessis affligeait son adversaire : croyant et pratiquant, Bouchard reprochait seulement aux clerks l'influence indue dont ils empoisonnaient la vie politique.

Les penchants du biographe n'échapperont pourtant pas au lecteur. Une préface de Jean Chrétien laisse entendre qu'une parenté relie Bouchard à la clique responsable du scandale des commandites ; Guttman démontre pourtant que Bouchard tenait à une culture politique plus scrupuleuse. Par ailleurs, l'auteur note trop laconiquement que le député a attendu pendant vingt ans l'accession au Conseil des ministres : son franc-parler aurait effarouché Taschereau... Ce fut certes le cas, mais la corruption du régime Taschereau et son inféodation à l'emprise des *trusts* sur le Québec ont sans doute pesé davantage ; Bouchard ne mangeait pas de ce pain-là et Taschereau en raffolait. Enfin, Guttman est trop honnête et rigoureux pour imputer aux seuls nationalistes l'antisémitisme de l'époque. Il aura néanmoins tendance à le minimiser dans le bilan libéral et à le souligner s'il déshonore le clan nationaliste : les frasques racistes de Trudeau et de Roux obtiendront l'oubli dû aux blagues juvéniles, celles de Laurendeau, de Bourassa ou de Groulx dureront en tares indélébiles. Ajoutons que l'importance accordée par Bouchard à l'Ordre de Jacques-Cartier (*La Patente*) se reflète à juste titre dans la biographie ; pourquoi n'en pas avoir mieux identifié la genèse ? Sous quelle influence, supérieure à celle de *La Patente*, le nom de *Queen Elizabeth* a-t-il prévalu sur celui de *Château Maisonneuve* ?

Bouchard a reçu son dû ; le Québec, aimé et respecté par Guttman, ne devient pas pour autant un objet familial.

Laurent Laplante

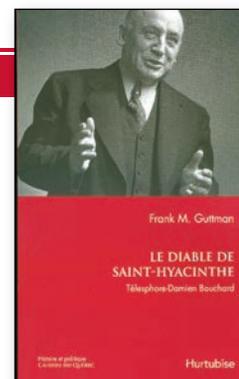
Frank M. Guttman

LE DIABLE DE SAINT-HYACINTHE

TÉLESPHORE-DAMIEN BOUCHARD

Traduction anonyme

Hurtubise, Montréal, 2013, 516 p. ; 44,95 \$



garçons qui ont fréquenté l'université. Quant aux filles, à l'exception de la dernière, Germain reconnaît maintenant qu'elles n'ont pas eu la même liberté que lui, ni les mêmes privilèges. Il s'étonne qu'elles ne nourrissent pas d'amertume à son égard. Loin de là, la famille est soudée.

Bref, le récit de Germain touche par sa capacité d'évocation, par sa sincérité et sa simplicité. Un récit où la tendresse et

l'autodérision de l'adulte revisitant son enfance font contrepoids aux mesquineries de bien-nantis qui font quotidiennement la une.

Pierrette Boivin

Michel Surya

**GEORGES BATAILLE,
LA MORT À L'ŒUVRE**

Gallimard, Paris, 2012, 704 p. ; 26,50 \$

La réédition de cet ouvrage marque à la fois le cinquantenaire du décès de Georges Bataille (1897-1962) et les vingt années écoulées depuis la parution du livre de Michel Surya chez Gallimard (intervalle

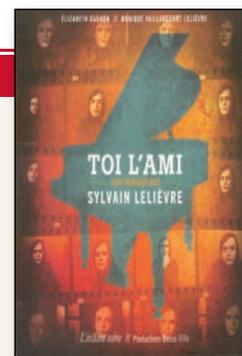
Par sa facture, ce magnifique livre-hommage à Sylvain Lelièvre (1943-2002) s'apparente au gigantesque *scrapbook* de Robert Santelli consacré à Bob Dylan (*Bob Dylan, L'album 1956-1966*, Fayard, 2005) et contient une multitude de documents : photographies inédites, manuscrits, correspondance, fac-similés et surtout témoignages composent l'essentiel de ce recueil très coloré.

Parmi les amis du chanteur, le chansonnier Pierre Calvé revit l'émotion qu'il a connue en interprétant la chanson « Marie-Hélène » avec les musiciens de Sylvain Lelièvre lors d'un concert-hommage. Pierre Létourneau nous offre des paroles d'une chanson composée avec Robert Léger pour saluer l'ami disparu. Puis on découvre ce très beau texte de Robert Léger (cofondateur du groupe Beau Dommage), qui se remémore une écoute active de certains passages instrumentaux particulièrement habiles de Lelièvre, et qui reconnaît aussi le travail éditorial titanesque entrepris par le compositeur de Québec pour valider la première version de son livre *Écrire une chanson* (préfacé par Sylvain Lelièvre). Un autre bel hommage vient de Daniel Lavoie, qui reconferme le professionnalisme de Lelièvre : « Quand j'avais des petits problèmes de mots dans mes chansons, rien ne me faisait plus plaisir que d'appeler Sylvain ». Gilles Vigneault se rappelle avoir donné tout un cours uniquement sur la rime dans la classe de Sylvain Lelièvre. Et le grand Stéphane Venne se souvient d'avoir participé à l'enregistrement de l'inoubliable chanson « Petit matin » : c'est lui qu'on entend siffler !

Car Sylvain Lelièvre a eu plusieurs vies, ou plutôt plusieurs carrières ; certains de ses anciens collègues et étudiants du collège de Maisonneuve lui rendent hommage. Parmi ceux-ci, l'éditeur et écrivain Normand de Bellefeuille avoue que Sylvain Lelièvre lui a un jour littéralement « sauvé la vie ». Son ami d'enfance, le professeur Florian Sauvageau, se remémore leurs classes à l'externat Saint-Jean-Eudes, et cite par ailleurs le texte autobiographique que son ami avait écrit sur l'influence culturelle américaine pour son ouvrage collectif *Variations sur l'influence culturelle américaine*. Parmi les archives inédites, un entretien avec Sylvain Lelièvre datant de 1962 nous apprend que sa première chanson avait été composée... en attendant l'autobus !

Beau livre à la fois touchant et instructif, *Toi l'ami, Cent regards sur Sylvain Lelièvre* s'avère plus qu'un témoignage collectif d'amitié et d'admiration ; comme un document d'archives, il réaffirme l'importance et l'influence de ce musicien dans l'histoire de la chanson québécoise

Yves Laberge



Élizabeth Gagnon et Monique Vaillancourt-Lelièvre

TOI L'AMI

CENT REGARDS SUR SYLVAIN LELIÈVRE

L'instant même/Productions Basse-Ville, Québec, 2013, 239 p. ; 44,95 \$

qui s'étend à vingt-cinq ans si l'on compte l'édition Séguié de 1987). Écrivain, philosophe et éditeur (il a fondé les éditions Lignes), Surya est aussi un grand connaisseur de Bataille, qu'il a commenté, édité et préfacé à plusieurs reprises. Fort de ses quelque 700 pages, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre* est un ouvrage important, qui s'adresse aussi bien au profane qu'au spécialiste.

Il faut d'abord s'habituer à la syntaxe parfois contournée de Surya, qui use d'un style beaucoup plus personnel que ne le font, d'ordinaire, les biographes. Sans doute est-ce la preuve que ce livre n'est

pas – ou pas seulement – une biographie. Une connaissance en profondeur du contexte biographique est constamment mise en relation avec une lecture fine et subtile de l'œuvre et de la pensée bataillienne. Certains propos pourraient carrément être attribués à Bataille, comme lorsque Surya affirme : « La mort n'est pas seulement le cadavre qu'on aura (qui n'est pas à même de l'imaginer ?), pas même celui qu'on a déjà : elle est celui qu'on est ». Si la phraséologie de Surya donne quelques maux de tête, la lecture de cet essai est tout de même facilitée par la brièveté des chapitres, dont certains

portent un titre accrocheur (« L'œil à l'œuvre », « La philosophie dans le mouvoir », « Le corps maudit ») ou vaguement familier (« L'annonce faite à Marie »).

Du rapport compliqué entre Bataille et son père aveugle à sa liaison avec Colette Peignot, alias Laure, la « sainte de l'abîme », de la fascination de Bataille pour le supplice dit « des cent morceaux » à ses idées politiques au moment où il fondait la revue *Critique*, l'essai de Surya est une formidable mine de renseignements. Il permet par exemple de distinguer de façon définitive Bataille de son grand devancier, le marquis de Sade, sur la base d'une oppo-

Initialement paru chez Québec Amérique en 1996, *Le troisième orchestre* raconte la fascination d'un adolescent pour le monde des adultes durant les années 1950. Âgé de treize ans, le jeune Benoît Blondeau vit à Limoilou, précisément sur la 8^e Rue, tout comme Sylvain Lelièvre (1943-2002) à cette époque, tandis que son ami Hubert Ross vit dans la Haute-Ville, sur la très chic rue Bougainville. La mère d'Hubert, Marjorie Thomson Ross, représente pour le narrateur la beauté inaccessible, une sensualité trouble et la musicalité envoûtante, car elle est violoncelliste de formation. Son accent exotique lui fait prononcer son prénom au ralenti, « Beunouwâ », ce qui le bouleverse chaque fois. Toutes ses émotions atteignent vite un caractère absolu, la moindre réplique d'elle prend aussitôt des proportions infinies. Cette musicienne plus âgée, qui incarne pour le jeune Benoît l'idéal féminin, lui servira de référence durant toutes ses années de formation, particulièrement au cours des vacances d'été sur les plages du Maine.

Le troisième orchestre est aussi un roman de l'américanité : le baseball des Yankees et des Dodgers, les avions de chasse que l'on dessine, les films de Humphrey Bogart, et surtout le jazz. Le troisième et dernier orchestre de jazz dirigé par le pianiste new-yorkais Eddy Duchin à partir de 1948 (donc après ses années de gloire) fait ici l'objet d'une vénération particulière de la part du jeune Benoît, de ses copains et de la troublante Marjorie.

Rares sont les romans dont l'action se déroule principalement à Limoilou. Dans la nouvelle préface datée de 2012, Gilles Vigneault souligne « que la description de Québec vaut à elle seule le détour ». Plusieurs lieux ayant disparu sont évoqués et revivent dans ce roman : Benoît a son compte à la Caisse populaire de Saint-Fidèle, sur la 4^e Avenue ; il se rend au magasin Kirouac pour acheter une enveloppe et ensuite au bureau de poste sur La Canardière ; il passe devant le cinéma Rialto, sur la 4^e Rue, en rentrant chez lui. Le style évocateur de Sylvain Lelièvre fonctionne à merveille, en dépit de l'inclusion de quelques mots crus et de sacres qui brisent l'harmonie du texte. On lit cet unique roman chargé de références en repensant à tant de chansons nostalgiques de Sylvain Lelièvre, comme « La Basse-Ville », « Rock, banana split et crème soda » ou « Old Orchard », qui proviennent du même imaginaire populaire.



Yves Laberge

Sylvain Lelièvre

LE TROISIÈME ORCHESTRE

L'instant même, Québec, 2012, 193 p. ; 14,95 \$

sition entre le débauché et le libertin. « L'érotisme que met en jeu Bataille souille, nuit et ruine », écrit Surya. Un demi-siècle après sa mort, Bataille n'a pas fini de nous intimider.

Patrick Bergeron

Charles C. Mann

1493

COMMENT LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE A TRANSFORMÉ LE MONDE

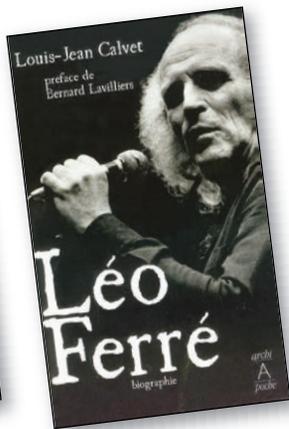
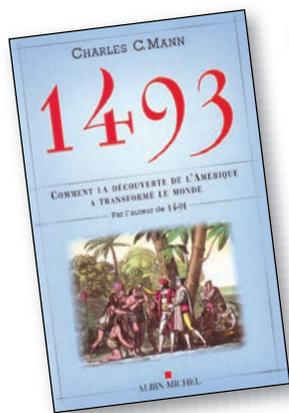
Trad. de l'américain par Marina Baraso
Albin Michel, Paris, 2013, 535 p. ; 36,95 \$

Le sous-titre semble d'une banalité lourdaude, mais Charles C. Mann nous attend au détour : ce qu'il dénomme l'*Échange colombien* provoque des transformations plus radicales que tout ce que nous pouvions imaginer. À tel point qu'il crée le terme d'*Homogénéocène* pour décrire cette ère où l'espèce humaine pétrit la planète

avec autant d'autorité que les éléments dominèrent les temps passés.

Mann défend sa thèse à coups de croisements inattendus. Le commerce du tabac lui semble, par exemple, préluder à l'esclavage. « Les cultivateurs de tabac dégageaient des profits mille fois supérieurs à leur mise initiale. [...] Les bénéfices s'envolaient dès que les fermiers pouvaient embaucher de la main-d'œuvre. » Le corollaire, patent et sinistre, se profile aussitôt : pourquoi ne pas recourir aux esclaves ? Une autre conséquence ne sera observable que graduellement : « De manière indirecte mais iné-

Léo Ferré (1916-1993)



luctable, le tabac amena la malaria en Virginie, d'où elle étendit ses ravages au nord, au sud et à l'ouest, jusqu'à ce que le plus gros de l'Amérique soit pris entre ses griffes ».

Mann voit aussi un lien entre l'introduction en Europe de la pomme de terre et les conquêtes impériales. De quelle façon ? En réduisant la mortalité infantile, on accroissait les populations et on gonflait les effectifs militaires. « L'éradication de la famine, gage de stabilité sociale, a aidé les nations européennes à s'emparer avantagusement de l'argent d'Amérique. La pomme de terre a été l'un des moteurs de l'ascension de l'Occident. »

Car l'argent abondait. Surabondait même. L'auteur évoque la découverte faite par hasard par un dénommé Diego Gualpa sur un plateau de la cordillère des Andes, à l'extrême sud de la Bolivie, à 4000 mètres d'altitude : « Gualpa, ou Hualpa, se trouvait devant un filon d'argent de 100 mètres de long, 4 mètres de large et 100 mètres de profondeur, un record historique ». Et la teneur en argent de ce filon ? 50 % ! Potosí venait de naître. Aussitôt agit l'*Échange colombien* : l'argent donne à l'Espagne les moyens de dominer pendant un temps les champs de bataille.

Grâce à Humboldt, raconte encore Mann, l'Europe profita aussi du guano des îles Chincha au large du Pérou. Fertilisant d'une teneur en azote de 11 à 17 %, le guano déposé par les nuées de cormorans, de pigeons et de pélicans atteignait

sur ces îles une épaisseur de 50 mètres ! L'Angleterre l'adopta comme engrais et révolutionna son agriculture. Le latex eut le même effet sur l'industrie automobile en fournissant le caoutchouc des pneus. Etc.

Remarquable chercheur, Mann excelle à confesser les sommités de chaque domaine et à résumer leurs trouvailles. Il paie en outre de sa personne en patrouillant la planète d'un continent à l'autre et souvent dans des conditions rebutantes. Le résultat, c'est ce livre lourd de réflexions inédites et propice aux remises en question.

Laurent Laplante

Louis-Jean Calvet LÉO FERRÉ

Archipoche, Paris, 2013, 282 p. ; 13,95 \$

Pour souligner les vingt années depuis sa disparition et peut-être pour préparer son centenaire en 2016, plusieurs livres consacrés à Léo Ferré (1916-1993) viennent de paraître (certains en réédition). Poète, compositeur, arrangeur, chansonnier doué d'une voix remarquable, Ferré a révolutionné la chanson française en étant le seul auteur capable d'interpréter ses œuvres en chantant et en dirigeant simultanément un orchestre symphonique, comme on a pu le voir au Québec lors de ses dernières tournées.

Le biographe Louis-Jean Calvet élude une partie de l'enfance de Ferré pour se concentrer sur ses propres rencontres

avec lui et sur la musique, afin de mettre en contexte des chansons et des textes incandescents : par exemple, « Les temps difficiles », qui critiquait la politique gaulliste de l'époque, ou « Pépée », un hymne d'amour déchirant destiné à la guenon ayant partagé durant des années le quotidien de Léo Ferré (comme d'autres possèdent un chien ou un chat). On traverse Mai 68 aux côtés d'un Ferré distant, pour ensuite revivre la tournée de spectacles que le chanteur entama en 1970 avec le groupe Zoo, composé des musiciens français qui l'accompagnaient sur sa chanson « La solitude ». Ce groupe de rock psychédélique livrait des interprétations « d'une laideur incroyable », confiera un proche. Pourtant, le poète aux cheveux blancs attirait des foules chaque soir, médusant les spectateurs par une musique intense et des textes engagés : « Les anarchistes », « Le chien », « La 'The Nana' ».

On découvre aussi les fréquentations de Ferré : sa brève rencontre avec André Breton en 1956, puis celle avec Louis Aragon. On situe également cette fameuse rencontre au sommet réunissant Brel, Brassens et Ferré lors d'une émission de radio, le 6 janvier 1969. Parmi les trésors iconographiques, on lira une longue lettre inédite (reproduite intégralement en facsimilé) que Ferré adressa à son biographe ; le poète s'y définit simplement : « Au fond, je ne suis qu'un misanthrope du genre plutôt littéraire, car au fond j'aime 'aimer', c'est là mon désespoir, de ces désespoirs à la petite semaine qui ne vous empêchent pas de manger à l'heure ». Et pourtant, on sent en filigrane une rancune persistante envers l'ex-épouse Madeleine Rabreau, honnie depuis 1968.

Compagnon idéal pour l'écoute des disques, ce livre de Louis-Jean Calvet est un pur bonheur, à la hauteur du grand Ferré. On regrette de ne plus retrouver d'artiste de ce calibre depuis vingt ans. Heureusement, Mathieu Ferré a archivé et remis en circulation plusieurs enregistrements inédits de son illustre père, sur disque et en DVD.

Yves Laberge